

BRUNO VALLÉE

L'EMBellIE

Je roule vers Charlevoix. Il pleut. Cette année, le mois d'août est franchement exécration. Après avoir franchi les caps, et leurs nappes de brume qui rendent la route un peu hasardeuse, entre Beaupré et Petite-Rivière, j'arrive à Baie-Saint-Paul. Je ne m'arrête pas dans les galeries d'art. Et surtout pas à cette galerie logée dans un bâtiment kitsch et pompier, où un vieux gauchiste sentencieux vend des croûtes effroyables. Je ne m'arrête pas non plus dans l'un de ces cafés « artistiques » que l'on dit tellement chaleureux. Déjà que l'art social et le blabla touristique « nature et culture » ne m'intéressent pas beaucoup. Mais ce matin, je les fuis, tout simplement. Il faut dire que j'ai toujours été un peu sauvage. Pourtant, je ne déteste pas les humains. Je peux même dire que je les apprécie, habituellement. Quand ils font trop de bruit, cependant, leur présence me pèse vite. Indignation, sous-entendus, rires forcés, divagations politiques, leçons de morale : quel pesant bavardage !

Laissant Baie-Saint-Paul derrière moi, je file sur la route de Saint-Urbain, la vieille route du Saguenay. À quelques kilomètres au nord du village, je m'engage dans un chemin forestier, parsemé de flaques d'eau. Pour aller plus loin, il faut ouvrir une barrière, dont j'ai la clé. Après avoir franchi un ponceau, je m'arrête enfin dans une clairière. Une trouée, devrais-je dire, envahie par les épilobes et les framboisiers. Comme une île au milieu d'un océan de trembles et de sapins. Malgré leur austérité, les lieux sont d'une étrange beauté. Au fond de la clairière, il y a une petite roulotte, un peu vétuste, qu'on dirait posée sur un lit de fougères. L'automne, cette roulotte sert de